

DES AMATEROS AUX NAHUAS DU HAUT-BALSAS **Reformulations identitaires et territoriales** **d'une région indienne au Mexique**

Aline HEMOND¹
Université de Paris X-Nanterre

Introduction

A partir de 1990, la compagnie nationale d'électricité mexicaine (CFE) a voulu réaliser "clandestinement" un grand barrage hydro-électrique dans la région peuplée d'agriculteurs, d'artisans et de commerçants *nahuas* du haut bassin du fleuve Balsas, dans l'État de Guerrero, au Mexique. Programmé depuis 1959, ce barrage – appelé "San Juan Tetelcingo" du nom du village choisi pour établir le rideau – était le quatrième projeté sur le vaste fleuve Balsas. Les Nahuas de cette région, en place depuis le XII^{ème} siècle (fait rare pour ce groupe ethnique), n'avaient été ni consultés ni prévenus de ce projet, tandis que commençaient les travaux de soutènement. Alors que certains marqueurs "privilegiés" de l'identité (comme la langue vernaculaire, fragilisée face à l'espagnol) n'avaient auparavant jamais suscité une action commune et que, selon la mémoire locale, il n'y avait jamais eu de mobilisation politique, l'union des Nahuas s'est en cette occasion réalisée autour du thème de la perte du territoire. Cette perte, vécue de manière apocalyptique et traumatique, a constitué le levier le plus puissant d'une coalition en un Conseil des Villages Nahuas du Haut-Balsas (le CPNAB), le 21 octobre 1990. Après une série d'actions médiatiques, le barrage a été annulé *sine die* par l'administration Salinas de Gortari en octobre 1992².

Je voudrais m'arrêter ici sur l'un des aspects les plus symptomatiques du mouvement de protestation. Face à la logique de développement du territoire défendue par les technocrates, les Nahuas ont dû opposer leur vision d'identification à la terre et leurs pratiques d'appropriation de l'espace. Dans ce contexte de redéfinition identitaire, ils ont alors opéré un "redécoupage" de leur territoire en prenant l'appellation de "Nahuas du Haut-Balsas", appellation qui n'était utilisée jusque-là que par les ingénieurs de la CFE pour circonscrire la zone qui devait être inondée³. Comment cette auto-redéfinition s'est-elle opérée ? Et quelles sont les implications de cette "mutation" de l'identité collective du groupe au niveau régional et territorial ?

La région nahua du centre-nord du Guerrero

Au sein de la région nahua du Guerrero, les villages menacés par le barrage se distribuent entre la vallée inférieure du fleuve Tepecoacuilco et le bassin du fleuve Balsas-Mezcala. Cette région est délimitée à l'ouest par la double parallèle de la route nationale 95 Mexico-Acapulco et du fleuve Tepecoacuilco, au sud par le fleuve Mezcala-Balsas et à l'est par le fleuve Amacuzac, un affluent du Balsas. La dépression du Balsas est une vaste zone de terres basses s'étendant

¹ Doctorante en Ethnologie. Membre de l'APSONAT (APpropriation et SOcialisation de la NATure), URA 882 du CNRS/MNHN.

² Les étapes ayant conduit à ce résultat sans précédent dans les luttes indigénistes du pays ont fait l'objet d'une publication antérieure (Hémond, 1994).

³ La zone totale devant être inondée (environ 15 000 hectares) touche six districts (*municipios*) : Tepecoacuilco, Huitzuc, Martír de Cuilapan, Zumpango de Neri, Atenango del río, Copalillo (soit une population totale de 20 à 25 000 personnes). Les quatre premiers forment la sous-entité régionale des "Nahuas *amateros*".

entre 300 et 500 m dans la plaine alluviale et se haussant à environ 1000 m sur les premiers contreforts de la Sierra Madre del Sur. C'est un milieu semi-aride, aux précipitations n'excédant pas 600 mm de moyenne annuelle. Les villages situés plus près de la route Mexico-Acapulco sont réputés moins “traditionnels” que les communautés (*comunidad indígena*)⁴ monolingues du fonds du bassin.

Carte 1

Les Indiens de la région sont appelés “Nahuas des régions Centre-Nord” par l'administration. L'Institut national chargé des statistiques privilégie en effet la description territoriale qui correspond aux régions administratives définies au sein des limites de l'État (INEGI, 1988). En l'occurrence, notre région d'étude se situe à cheval sur les régions nord et centre de l'État du Guerrero. La région nord regroupe, comme son nom l'indique, toutes les localités du nord de l'État (en particulier la ville métisse d'Iguala, centre des échanges avec la région nahua *amatera*), ainsi que la vallée inférieure du fleuve Tepecoacuilco, avec les villages *amateros* de Xalitla et Maxela, dans sa limite la plus méridionale. Le centre regroupe la région plus spécifiquement indienne nichée dans la dépression du fleuve Balsas, avec les villages de peuplement nahuas tel Ameyaltepec, San Juan Tetelcingo, San Francisco Ozomatlán et au-delà. Jusqu'à une date récente, la plupart des travaux d'anthropologie portant sur la région se fondaient sur ces divisions administratives pour décrire leur zone d'étude, ou bien qualifiaient la population de “Nahuas du Balsas-Mezcala”, du nom de cette portion du fleuve en se référant à la classification physiographique des provinces mexicaines établies par Raisz (1959).

Mais qu'en est-il de ces dénominations pour les principaux intéressés ?

Auto-perception de l'identité du groupe

Pour les Nahuas de cette région, la langue est un facteur majeur de l'ethnicité. On dit de soi : “nous autres, nous sommes *mexicanos*, nous parlons le nahuatl ou *mexicano*” (le *mexicano* étant l'autre dénomination employée pour désigner la langue nahuatl). Cependant, la reconnaissance linguistique n'implique pas nécessairement une notion de l'identité axée autour du groupe ethnique. Culture dominante à l'arrivée des Espagnols (que l'on se rappelle l'empire aztèque...), les Nahuas sont restés le principal groupe indien du Mexique avec une population d'environ 1,5 à 2,5 millions de personnes, dispersées dans des régions géographiquement très différentes⁵. La Conquête, avec la disparition de l'entité politique aztèque, a amené un fractionnement et un isolement de plus en plus grand des régions indiennes, ainsi qu'une importante dialectalisation. Tout cela concourt au fait qu'à l'heure actuelle, les Nahuas, comme d'autres macro-ethnies du Mexique, n'ont pas à proprement parler le sentiment d'appartenir à une ethnie commune.

L'identité actuelle du groupe se forme, à son niveau minimal, autour du groupe domestique constitué par la famille nucléaire, dont les limites spatiales sont matérialisées par le *solar*⁶, l'unité territoriale de base. L'alliance de ces groupes domestiques en un village assoit l'identité communautaire. L'identité est donc le plus souvent confondue avec les structures villageoises et communautaires. Le lien avec les communautés avoisinantes se fonde plus sur un terroir partagé et exploité selon des pratiques semblables autour de la *milpa* (champs de maïs et plantes

⁴ Le statut juridique et administratif de la *comunidad indígena* lui permet de ne pas être assujettie à l'impôt et de disposer de terres communales. Tous ces villages sont à habitat groupé, comprenant de 800 à 2500 habitants.

⁵ Les recensements officiels déterminent l'indianité sur le seul critère linguistique, ce qui exclut les enfants de 0 à 5 ans (INEGI, 1990) qui représentent une proportion supplémentaire de 14 %. Étant donné la discrimination existante dans la société nationale, les interrogés préfèrent souvent nier leur état d'“Indien” (c'est-à-dire de locuteur indigène), ce qui conduit à une sous-estimation censitaire.

⁶ Le *solar* est l'espace réservée à la maison, à une cour et à un foyer de cuisine (le plus souvent séparé de la maison principale), parfois à un jardin et à un grenier à maïs (*troja*).

associées) et les liens de parenté proches, que par la référence à une culture commune partagée par un même groupe linguistique au sein de l’État.

À ce rapide panorama de l’ethnicité, il faut ajouter une particularité notable. Dans la région, les activités artisanales constituent un marqueur identitaire extrêmement fédérateur. Traditionnellement producteurs en saison sèche d’un petit artisanat de céramiques destinées à la consommation interne (dont l’origine remonte à l’époque précolombienne), les villages de cette zone se sont engagés depuis la fin des années 1950 dans la fabrication et la commercialisation d’artisanats touristiques – dont la fameuse peinture sur *amate* (papier fait d’écorce battu de *Ficus*) –, source d’une prospérité importante pour les communautés. Cet artisanat a d’ailleurs contribué à faire connaître les communautés de la région sur la scène nationale et internationale.

Avant que n’éclate l’affaire du barrage, on peut dire que les activités artisanales, liant les villages en réseaux de sous-traitance, avait permis la création, au sein de l’ensemble linguistique nahuatl, du sous-groupe régional des “Nahuas *amateros*”, appellation avec laquelle les intéressés s’auto-identifient depuis trois décennies. Ils disent aujourd’hui : “nous autres, nous peignons, nous sommes des *amateros*”. Ce sentiment d’appartenir à un groupe de villages – par ailleurs unis depuis l’époque préhispanique par la langue, les liens rituels et la parenté, mais également désunis par les problèmes de terres et les rivalités inter-communautaires – est le point de départ d’une redéfinition de l’identité régionale. Ainsi, ce sont les artisans tailleurs de pierre et facteurs de masques de la ville métisse d’Iguala, mais aussi de Taxco (célèbre cité coloniale du nord de l’État), qui entretiennent des relations de quasi-dépendance envers les commerçants *amateros*. Ceux-ci se déplacent en effet dans toute la République mexicaine et commercialisent leurs produits tout autant que ceux de leurs communautés, inversant ainsi le schéma des Indiens traditionnellement dépendants du pôle urbain métis.

Le redécoupage du territoire

Cette nouvelle appellation de “Nahuas du Haut-Balsas” surgit en fin d’année 1990 comme une réponse adéquate à la menace de barrage hydro-électrique que les aménageurs font peser sur la région. Cette définition permet aux coalisés de délimiter une région culturellement autonome, partageant une histoire commune depuis le XII^{ème} siècle, époque à laquelle le groupe nahua-coixca vient s’établir à la jonction du Balsas et de la rivière Amacuzac (Harvey, 1971:606)⁷. En s’opposant aux dénominations couramment utilisées pour les désigner, ils reprennent la classification géologique structurelle établie dès les années soixante par la *Comisión Federal de Electricidad* qui divise la dépression du fleuve Balsas en trois parties d’ouest en est. Selon cette classification, le cours inférieur du fleuve se jette dans l’océan Pacifique, le cours moyen s’échelonne de Tetela del Río à Ciudad Altamirano et le cours supérieur (*alto Balsas*) comprend les villages nahuas *amateros* entre Oapan et Mezcala, ainsi que le municpe de Copalillo et la limite orientale du Guerrero jouxtant l’État de Puebla (Palacios, 1963). Cette division est reprise par les géologues de la CFE dans leur projet d’ingénierie du barrage San Juan Tetelcingo. Ceux-ci estiment que la zone de retenue se situera dans la partie centrale du bassin supérieur du Balsas (Garcia Calvario & Riva Palacio, CFE, 1990:36 & 51).

Si tout le monde s’accorde avec Raisz (1959) pour délimiter cette partie du bassin du nom de “Balsas-Mezcala”, cette région fait-elle partie pour autant du bassin du Haut-Balsas, selon la classification mise au point par la CFE et qu’ont repris les Nahuas de cette région pour s’auto-

⁷ Durant l’époque coloniale, les nahuas-coixcas ont évité le dépouillement direct de leurs terres et leur regroupement en *congregaciones* grâce à l’importance de leur situation auprès du fleuve Balsas. En effet, l’axe reliant le port d’Acapulco à Mexico, vital pour le commerce colonial, passait alors par le Balsas que les riverains faisait traverser aux voyageurs sur des radeaux (ou *balsa*) (Gerhard, 1972:317). Ceci constitue donc un élément d’explication de la cohésion de la culture et des traditions du groupe actuel au niveau régional.

dénommer à partir de 1990 ? Il semble qu’il y ait ici une imprécision, les spécialistes ne s’accordant pas dans leurs écrits. Il n’existe pas aujourd’hui d’étude complète et parfaitement définie sur la classification des régions géomorphiques ou physiographiques du Mexique, raison pour laquelle diverses appréciations des conditions physiques du pays ont été adoptées selon les circonstances (Sánchez, 1990:51). En particulier, la définition des sous-bassins au Mexique fait l’objet d’une guerre en règle des spécialistes : les limites hydrologiques, qui classifient les régions en sous-bassins, ne coïncident pas forcément avec celle des économistes, des botanistes ou des géologues (Lacombe, 1995).

Selon Hendrichs, qui a descendu le fleuve dans son cours moyen et inférieur jusqu’à l’Océan Pacifique et qui se fonde sur des critères géographiques climatiques et botaniques, le cours moyen du Balsas s’arrêterait à Tetela del Río (Hendrichs, 1945-1946:7), à quelque cinquante kilomètres à l’ouest des villages *amateros*. Ceux-ci se trouveraient alors placés dans le cours supérieur du fleuve qui comprendrait les bourgades situées au-delà, vers l’est. Mais cela ne correspond pas aux provinces biotiques définies par le zoogéographe H.M. Smith, selon la distribution géographique des lézards du genre *Sceloporus*. D’après cet auteur, notre région d’étude se situerait – à l’intérieur de la grande aire néoartique – non pas dans la province du “Balsas supérieur”, mais dans la “Province guerrerense”, laquelle correspond au bassin du Balsas-Mezcala (Smith, 1940 II(1):110). Quant au géographe C. Cordova, il considère que les villages d’Ahuehuepan, Ahuelican, Ameyaltepec, Analco, San Agustín Oapan, San Juan Tetelcingo, San Marcos Oacatzingo, Tlamamacan et Xalitla appartiennent au Bassin moyen du Balsas (Cordova et al., 1990; Cordova & Vazquez, 1991).

Alors même que les spécialistes sont en conflit sur ces contours, les villages *nahuas* se regroupent en un Conseil et s’auto-désignent les “Indiens Nahuas du Haut-Balsas”. La mesure est stratégique : elle permet de regrouper sous une même étiquette des villages rassemblés par une inquiétude et un sort futur commun et d’unir les *amateros* avec les villages *nahuas* du municiple de Copalillo (clairement situés dans le bassin supérieur du fleuve à la limite orientale de l’État) avec lesquelles ils ne partagent pas de liens de parenté proche ni d’activités artisanales. Ce faisant, ils “recentrent” et “regroupent” tous ces villages sous cette double étiquette, désignant à la fois le groupe ethnique et sa localisation territoriale⁸.

L’adoption des “Nahuas du Haut-Balsas”

Une fois nés le Conseil et les “Nahuas du Haut-Balsas”, reste à se faire reconnaître par la classe politique et les acteurs médiatiques...

Dans ce contexte, il est frappant de voir à quelle vitesse cette nouvelle définition de “Nahuas du Haut-Balsas” se propage et le succès qu’elle rencontre. C’est tout d’abord par un manifeste d’une page publiée dans “*La Jornada*” (l’un des principaux quotidiens mexicains), le 18 février 1991, que les villages d’artisans *amateros* et leurs frères *nahuas* de Copalillo renaissent en tant que “Nahuas du Haut-Balsas” aux yeux du grand public et des journalistes. Dans ce texte, ils proclament leur opposition argumentée au projet hydro-électrique⁹. Le manifeste étant signé par le Groupe des Cent – qui réunit des personnalités mexicaines de renom, artistes, écrivains et scientifiques généralement associés dans des protestations écologiques et patrimoniales –, ils gagnent d’emblée la reconnaissance médiatique et la redéfinition de leur action sur la base du groupe ethnique.

Cette légitimité du “groupe ethnique des Nahuas du Haut-Balsas” vient aussi du milieu de la recherche en anthropologie ainsi que des économistes et des écologues qui vont participer à partir de 1991 à l’élaboration de projets alternatifs pour contrer le programme hydro-électrique

⁸ L’un des responsables du Conseil admet cependant en privé que “le Haut-Balsas est une appellation incorrecte si l’on prend comme référence le cœur historique des villages *amateros*, c’est-à-dire le village de San Agustín Oapan”.

⁹ Arguments de poids... Ce barrage n’aurait une vie utile que d’une dizaine d’années étant donné les problèmes d’envasement du fleuve (25 millions de tonnes de déchets annuels).

de la CFE. En effet, ces scientifiques adoptent instantanément cette définition, à l’instigation de trois membres du Conseil, originaires de Xalitla, qui sont également chercheurs en sciences sociales. Pour ce faire, ils suscitent des conférences, des colloques et des séminaires alternatifs réunissant la profession.

Il est intéressant de remarquer que la nouvelle appellation prise par le Conseil des Villages apparaît peu d’années après que des archéologues soient arrivés à des conclusions nouvelles sur les provinces culturelles préclassiques du Guerrero précolombien. En effet, les repérages archéologiques menés par l’équipe de L. Paradis et Christian Bélanger, à partir de deux zones témoins, – l’une proche du village actuel de Xalitla (Paradis & Bélanger, 1986) et l’autre de celui de San Juan Tetelcingo (Paradis, Bélanger, Raby & Ross, 1990) – montrent l’existence d’une zone culturelle distincte, nommée Province Balsas à partir de Tres Arroyos jusqu’au Balsas, avec des concentrations à Xalitla, Ahuelican et le long du Balsas, qui aurait acquis une spécificité remarquable dès l’époque préclassique (Paradis, Bélanger, Raby et Ross, 1990:206).

Les ramifications dans le milieu anthropologique de plusieurs des membres du Conseil laissent penser que ceux-ci ont été au courant dès que les premières conclusions archéologiques sont sorties. Les Nahuas du Haut-Balsas correspondent, *grosso modo*, à la majeure partie de cette “Province Balsas” émise comme hypothèse par l’équipe Paradis. En outre, alors que la vision historique généralement admise fait descendre les Nahuas *amateros* actuels des Nahuas-Cuixcas arrivés dans le Balsas à l’époque post-classique (environ vers le XII^{ème} siècle), l’archéologue constate qu’au niveau de la culture matérielle, il n’existe pas d’évidence d’une coupure aussi nette entre les Cuixcas et les cultures précédentes (Paradis, comm. pers.). En particulier, le complexe céramique préclassique appelé “granulaire” – antérieur à l’arrivée des Cuixcas¹⁰ – se rapproche de manière caractéristique de la poterie actuelle (Paradis, comm. pers.). En tout état de cause, la connaissance de ces fouilles archéologiques en cours d’analyse permet à certains des membres du Conseil de “sauter le pas” et de se représenter désormais en filiation presque directe avec les cultures préclassiques et, en particulier, avec les Olmèques dont l’importance dans cette partie du Guerrero a été révélée par les fouilles du site de Teopantecuanitlan, dans le municpe de Copalillo (Martínez Donjuán, 1986). Auprès des médias, cette démarche appuie l’enracinement historique des habitants du Balsas et leur bon droit dans leur lutte contre les aménageurs : “ils sont les habitants les plus anciens de la zone” et, par ailleurs, ils se considèrent comme les “premiers mexicains” (le groupe Mexica nahua, ou aztèque, ayant donné son nom au pays)¹¹. La modification récente de la Constitution, introduisant la notion de “nation multi-culturelle”, donne assise à la revendication de ces villages d’appuyer leur opposition sur la base du “groupe ethnique” et leur assure un impact que n’auraient pas de simples paysans défendant l’inondation de leurs terres¹². Toutes tendances politiques confondues, la presse écrite mexicaine est ainsi sensibilisée au désastre que causerait l’inondation d’une région où l’on situe récemment la source de la civilisation olmèque, énigme archéologique majeure, et la disparition de villages indiens dont l’artisanat d’*amate* fait partie intégrante de l’image nationale¹³.

¹⁰ Sa distribution temporelle s’échelonne de 500 av. JC. à 800 ap. JC (Paradis & Bélanger, 1986:106).

¹¹ Le Conseil a d’ailleurs adopté un logotype qui résume les nouveaux éléments identitaires. Celui-ci est composé d’une tête olmèque entourée d’un rameau de fleurs de style *amate*. La statuette ayant servi de modèle provient du site de La Venta (culture olmèque de la côte du Golfe de Veracruz à l’est du pays) et ne correspond pas à ce versant de la culture olmèque du Guerrero (côte Pacifique) mais elle favorise mieux le réflexe d’association, étant plus connue du public. Quant au rameau d’*amate*, il remémore pour les Mexicains ce qui fait la renommée actuelle de la région : ses activités artisanales uniques dans le pays.

¹² L’article 4 de la Constitution reconnaît désormais que la nation mexicaine est multiculturelle. De plus, le CPNAB s’appuie sur l’Accord 169 de l’OIT où est stipulé le droit à l’autodétermination des indigènes sur leur territoire (sur les limites de l’article 4, cf. Hindley, à paraître).

¹³ “Les Indiens du Haut-Balsas” (D. Cazés, *La Jornada*, 22-12-90), “Noyant nos racines” (F. Bejar, *El Universal*, 8-12-91), “Le barrage va détruire un patrimoine culturel millénaire” (G. Correa, *Proceso*, 25-2-91), “Des ruines préhispaniques menacées” (R. Melendez, *El Excelsior*, 21-2-91), “Défense culturelle des villages nahuas du Haut-Balsas” (J.C. Catalán, *El Excelsior*, 6-3-91) sont quelques-uns des titres de ce courant journalistique.

Cette lutte d'images s'appuie sur une reformulation historique et une appropriation des données anthropologiques, généralement vues avec bienveillance par la classe scientifique qui y trouve une justification concrète à ses propres travaux, car servant la cause d'un groupe menacé. Il faut aussi souligner que les actions du Conseil s'inscrivent dans un contexte marqué par la préparation de l'accord de libre commerce nord-américain (l'ALENA), lequel suscite une grande inquiétude culturelle et un retour aux racines archétypales de l'identité nationale. Dans le même temps, la contre-célébration du cinquième centenaire de la Découverte de l'Amérique, particulièrement virulente dans les pays latino-américains à forte proportion de population indigène, entraîne une forme nouvelle de conscience pan-indienne d'un bout à l'autre du continent américain. Les Nahuas réussissent ainsi habilement à s'insérer dans l'espace de revendications qui vient de s'ouvrir. On pourrait dire, en terme de communication, qu'ils ont réussi leur opération de relations publiques.

Les limites municipales

L'émergence de cette nouvelle “entité” spatio-culturelle du Haut-Balsas renvoie également à une revendication par rapport à l'espace administratif mexicain qui morcelle ce territoire. Formant un ensemble régional cohérent historiquement, culturellement et ethniquement, les villages des Nahuas *amateros* sont, au niveau politique, divisés entre quatre municipes¹⁴ : Tepecoacuilco, Mártir de Cuilapan, Zumpango de Neri et Huitzucó.

Carte 2

Les villages de la rive droite (nord) du fleuve sont majoritairement situés dans le municipe de Tepecoacuilco, comme San Juan Tetelcingo, San Agustín Oapan, San Miguel Tecuixiapan, puis à celui de Huitzucó si l'on poursuit vers l'ouest. Juchés sur les collines à cinq kilomètres de là, les villages d'Ameyaltepec et d'Ahuelican sont, quant à eux, dépendants du chef-lieu de Zumpango de Neri. Sur la rive “gauche” (sud) du Balsas, les villages de Tlamamacan et d'Analco – fondés respectivement par des habitants de San Juan et de Oapan en quête de nouvelles terres à cultiver – sont sous l'autorité de Mártir de Cuilapan. Ces morcellements résultent de longs processus historiques et de conflits d'usages depuis l'Indépendance et la Révolution. Il a été maintes fois souligné que les conflits entre villages – ou entre chefs-lieux et administrés – prenaient toujours la forme de recompositions administratives portant sur le découpage territorial du municipe (Hunt & Nash, 1967; Dehouve, 1989). Ainsi, Ahuehuepan et Ahuelican, qui partagent un terroir extrêmement proche, sont-ils situés dans deux municipes différents à la demande d'Ahuelican, suite aux conflits de terres communales divisant les deux villages.

De même, des conflits de terres datant du XIX^{ème} siècle opposent San Agustín à San Miguel et Ameyaltepec à San Juan. Ce dernier cas est illustratif des multiples “va-et-vient” municipaux. A la création de l'État du Guerrero en 1849, la rive droite (nord) du Balsas passe sous la juridiction du chef-lieu de Tepecoacuilco. Cependant, le fait que le village d'Ameyaltepec se trouve au beau milieu des terres communales de San Juan Tetelcingo (et cela depuis le XVII^{ème} siècle : Paucic, *in* Golde, 1963:15) a occasionné à maintes reprises des frictions entre les deux localités. Ainsi, lit-on dans les archives qu'Ameyaltepec a plusieurs fois changé de juridiction au cours de ce siècle. Dès le premier recensement de 1870, il apparaît sous la juridiction de Zumpango de Neri, sans que l'on puisse dire le moment exact du changement. Il est réintégré autoritairement en 1936 dans le municipe de Tepecoacuilco, mais

“le décret fut annulé la même année à cause des plaintes présentées par les villageois sur le mauvais traitement et les réclamations exorbitantes que leur faisaient le chef-lieu et les autorités de San Juan” (Alejandro W. Paucic com. pers., *in* Golde, 1963:15).

¹⁴ Le municipe (*municipio libre*) est l'unité de base de la division territoriale, politique et administrative des états mexicains. Il est placé sous la juridiction du chef-lieu — la *cabecera* — administré par un *presidente municipal* élu.

En 1944, ils furent réintégrés dans le municipio de Zumpango où ils se trouvent toujours.

Dans ce contexte, les villages *amateros* sont placés, par la force des choses, sous l'autorité du président municipal qui administre le chef-lieu “librement élu”, selon la formule consacrée. Mais c'est souvent le candidat du parti au pouvoir (le PRI) qui, par le jeu des clientélismes locaux, occupe cette fonction. Bien placé dans le jeu des pouvoirs locaux, il a le pouvoir de contrecarrer les actions et initiatives des *comisarios* villageois ou, au contraire, de faire jouer “*la palanca*” (le “piston”) en échange du vote des communautés. Avant la création du Conseil des Villages Nahuas du Haut-Balsas, l'absence de services – eau potable, asphaltage des pistes, dispensaires, écoles – affecte l'ensemble des communautés¹⁵. Les autorités civiles des villages *balseros*, choisies le plus souvent en fonction du respect et de l'expérience accumulées dans les charges civiles et religieuses qui régissent les communautés, sont peu au fait des arcanes administratives. Les tensions entre le chef-lieu métis et ses administrés indiens, traditionnelles au Mexique, ne manquent donc pas ici. Seule exception dans la région touchée par le projet de barrage, le municipio de Copalillo. Ce chef-lieu est en effet majoritairement peuplé par des Nahuas et administré par un président municipal *nahua* qui a rallié l'un des partis d'opposition de gauche, le PRT (Parti Révolutionnaire des Travailleurs), très au fait des luttes syndicales. Au tout début de la protestation opposant les Nahuas aux autorités, à la fin 1990, Copalillo se pose ainsi en modèle de ce que les villages *amateros* devraient obtenir dans le futur, en faisant table rase des rivalités traditionnelles : “une région indienne qui soit administrée par des indiens”, selon les paroles d'un des leaders d'alors du Conseil des Villages (CPNAB).

Le municipio du Haut-Balsas

La proposition d'un des leaders du Conseil, aujourd'hui dissident, de former un nouveau municipio, le municipio du Haut-Balsas, est alors significative :

“L'union entre tous les villages de la région doit être plus forte. Cette union devrait aller beaucoup plus loin. Les présidents municipaux [et le Gouvernement] ne veulent pas que nous autres, en tant qu'Indiens, nous ayons notre propre territoire, que nous soyons autonomes et que nous gouvernions nous-mêmes nos villages”¹⁶.

Le municipio du Haut-Balsas, qui ne dépendrait plus des quatre chefs-lieux actuels, aurait alors son chef-lieu dans l'un des villages fer de lance du mouvement d'opposition au barrage, Xalitla (Hémond, 1994).

Si, jusqu'à présent, cette redéfinition des contours municipaux proposée par les Nahuas reste lettre morte, on peut dire que le Conseil des Villages assume dans les faits une forme d'auto-contrôle administratif. Cette organisation – qui intègre jusqu'en 1993 des représentants de tous les municipes concernés, avec une forte participation des habitants de Oapan (branche des Nahuas traditionnels), de Xalitla (branche moderniste), de Copalillo (branche politique et activiste) – agit en effet comme une sorte de superstructure, porte-parole des doléances des autorités locales. Au bout de quatre années de lutte, elle s'impose comme l'interlocuteur indispensable (malgré une scission interne récente) en traitant directement avec le gouvernement de l'État, sans passer par les autorités des *municipios*.

Une fois la menace du barrage écartée, les revendications de la population sur les points concernant les infrastructures sanitaires, éducatives et les travaux publics deviennent les points essentiels débattus entre le Conseil et les autorités de l'État. Par des négociations bimensuelles

¹⁵ A cet égard, rappelons que les événements du Chiapas en début d'année 1994 eurent comme détonateur l'abandon dans laquelle les pouvoirs publics tenaient cette région indienne. Au-delà des questionnements sur la légitimité du parti au pouvoir et des actions médiatiques nationales, l'une des revendications de base de l'EZLN — qui n'a toujours pas été satisfaite jusqu'à présent — portait sur des demandes locales de travaux publics (introduction d'eau potable, construction de routes, d'écoles et de dispensaires).

¹⁶ Réunion du Conseil des Villages à San Agustín Oapan, le 27 avril 1991. Enregistrement personnel.

avec l’administration de l’État, le Conseil a mis en place un calendrier de travaux publics en partie tenu aujourd’hui. Depuis trois ans, l’asphaltage de la piste en terre menant aux villages du Balsas a été réalisée; l’eau potable a été installée dans deux villages ; des dispensaires et des écoles ont été construits; l’édification de ponts pour passer le fleuve en crue a été opérée en deux endroits; une école bilingue a été ouverte à Xalitla. Dorénavant, le Conseil prend en charge la plupart des attributions normalement dévolues au chef-lieu (travaux publics, éducation et santé). Il met aussi en place une alternative au projet d’aménagement du territoire de l’État et même au niveau national en proposant un programme de développement régional fondé sur une étude des savoirs autochtones en accord avec des écologues et biologistes d’ONG. Ces derniers établissent ainsi des micro-projets de reforestation et de réintroduction d’espèces menacées (notamment le cerf à queue blanche : *Odocoileus virginianus mexicanus*) (RED MOKAF, 1995). Dans la pratique, ce territoire et ses villages agissent comme une entité autonome, conscients d’une nouvelle dynamique culturelle et identitaire : “*Tous, nous avons le même sang, nous parlons la même langue*”.

Conclusion

Ces différentes pratiques et l’élaboration d’une stratégie commune aux villages ont ainsi contribué à la formation d’un nouveau bloc territorial autour d’un “groupe ethnique” auto-proclamé. Une fois de plus, nous avons ici l’illustration du fait que les dénominations données à un groupe ou à une région géographique ne sont pas innocentes : elles sous-tendent une idéologie, un projet politique et d’aménagement. La redéfinition de l’identité locale s’opère ici autour du fleuve alors que celui-ci n’était auparavant qu’une simple variable géographique contribuant à la localisation de la région, mais en aucun cas un axe organisateur. En outre, il faut souligner le rôle des médias qui, dès le départ, diffusent la nouvelle appellation, elle-même cautionnée par la classe intellectuelle et scientifique.

Avec le traumatisme causé par la menace de la perte de leur territoire, les Nahuas ont voulu mieux contrôler leur destin politique. Dans les régions traditionnellement marquées par les rapports entre chefs-lieux métis et administrés indiens, cette quête de légitimité se retourne souvent contre les seconds. Mais le dénouement de l’affaire du barrage montre que les Nahuas ont aujourd’hui une maîtrise de la machine étatique. S’adaptant rapidement, les acteurs prennent des décisions fonctionnelles, tout en faisant respecter leur propre logique. Leur stratégie de revendication territoriale apparaît ainsi comme une démarche nouvelle, tout en se coulant dans les formes administratives nationales. Loin de faire sécession en remettant en cause le fonctionnement politique (attitude choisie, par exemple, par l’EZLN au Chiapas), les plus extrémistes d’entre eux ne demandent finalement que la création d’un nouveau municiple.

Les Nahuas du Balsas ont réussi à entamer et à maintenir des négociations à long terme (depuis maintenant deux ans) avec les autorités de l’État – mettant ainsi en pratique à plus grande échelle les principes du consensus et de la concertation chers à leur société – et à en tirer des bénéfices concrets. Comment cet espace de liberté et de pourparlers (marqué par des avancées uniques jusqu’à présent pour un mouvement indigéniste dans le pays) va-t-il évoluer dans un contexte politique instable, figé par la violence et le durcissement général des relations entre les mouvements paysans et le gouverneur démissionnaire du Guerrero, Ruben Figueroa (tuerie de Coyuca de Bénitez en juillet 1995, assassinat de leaders paysans depuis des années) ?

Une fois la menace du barrage écartée pour ce sextennat, l’ardeur unificatrice des Nahuas s’est atténuée. Une partie des responsables du Conseil a fait dissidence en une organisation concurrente. Quant aux villageois, ils sont pour le moment retournés à leurs champs et à leurs querelles de terres ancestrales. Se remobiliseront-ils face à une nouvelle atteinte au territoire ? De cette lutte fondatrice, il reste la dimension nouvelle d’une identité ethnique régionale...

Bibliographie

CORDOVA, C. & al., 1990, "El estudio ambiental como una herramienta básica en la investigación arqueológica, el caso de la cuenca media del Balsas, Guerrero" in *Memorias del XII^e Congreso de Geografía. México*, 62-71.

CORDOVA, C., et A. VAZQUEZ, 1991, "El ciclo agrícola anual en la Cuenca Media del Balsas" in *Geografía y Desarrollo*, II(6):23-29.

DEHOUE, D., 1989, "Le travail gratuit au Mexique. Les communautés tlapanèques et l'équipement" in *Études Rurales*, janv-juin, 113-114:119-130.

GARCIA CALVARIO, M., et R. RIVA PALACIO, 1990, *Ingeniería geológica del proyecto hidroeléctrico San Juan Tetelcingo, Río Balsas, Estado de Guerrero, México*, CFE, Cuernavaca, Morelos, 99 pp.

GERHARD, P., 1972, *A guide to the historical geography of New Spain*, Cambridge University Press.

GOLDE, P., 1963, *Aesthetic values and art style in a nahua pottery producing village*, Ph.D., Harvard University, 2 vols., multigr.

HARVEY, H. R., 1971, "Ethnohistory of Guerrero" in *Handbook of Middle American Indians*, University of Texas Press, Austin, 603-618.

HÉMOND, Aline, 1994, ""Indiens" ou "civilisés" ? L'affaire du barrage San Juan Tetelcingo (Mexique)" in *Cahiers des Sciences Humaines*. N° Spécial "Incertitudes Identitaires", B. Gérard et M.-J. Jolivet (éds.), ORSTOM, Paris, 30(3):391-410.

HENDRICHS PEREZ, P. R., 1945-1946, *Por tierras ignotas. Viajes y observaciones por la región del río Balsas*, Editorial Cultura, México, 2 vol.

HINDLEY, J., à paraître, "Towards a Pluricultural Nation : The Limits of *Indigenismo* and Article 4" in *Dismantling the Mexican State ?*, Rob Aitken, Nicki Crashe, Gareth A. Jones & David Stansfield (eds.), Macmillan, London, multigr.

HUNT, E., et J. NASH, 1967, "Local and territorial units" in *Handbook of Middle American Indians*, University of Texas Press, Austin, 253-282.

INEGI, 1988, *Anuario estadístico del Estado de Guerrero*, INEGI/Gobierno del Estado, Aguascalientes, 880 pp.

INEGI, 1990, *Guerrero, Perfil sociodemográfico. XI^e Censo general de población y vivienda 1990*, INEGI, Aguascalientes, 107 pp.

LACOMBE, Bernard, 1995, "Des lignes de crêtes comme limite. Découpage social, découpage scientifique", in *Colloque international : "Le territoire, lien ou frontière? Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales"*, Paris, ORSTOM, Université Paris-IV, 2 au 4 octobre 1995, communication.

MARTINEZ DON JUAN, G., 1986, "Teopantecuanitlan" in *Arqueología y Etnohistoria del estado de Guerrero*, INAH - Gob. del Estado de Guerrero, SEP, México D.F., 55-80.

PALACIOS M., N., 1963, *Geología y estructura regionales del río Balsas*, CFE, México, D.F.

PARADIS, L., et C. BELANGER, 1986, "Le projet Mezcala et le Guerrero précolombien" in *Recherches amérindiennes au Québec*, XVI(2-3) : 103-112.

PARADIS, L., C. BELANGER, D. RABY et B. ROSS, 1990, "Le style Mezcala découvert en contexte au Guerrero (Mexique)" in *Journal de la Société des Américanistes*, 199-211.

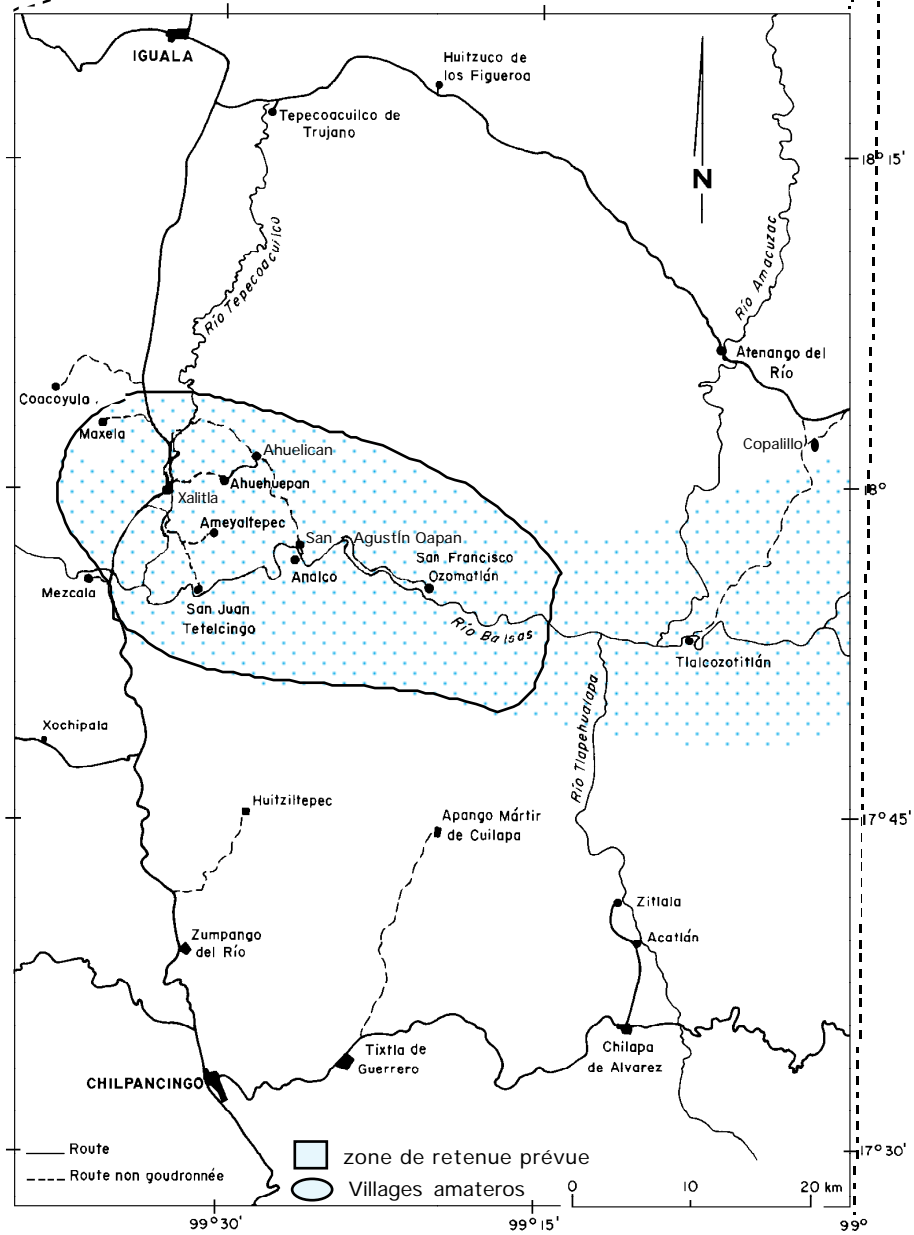
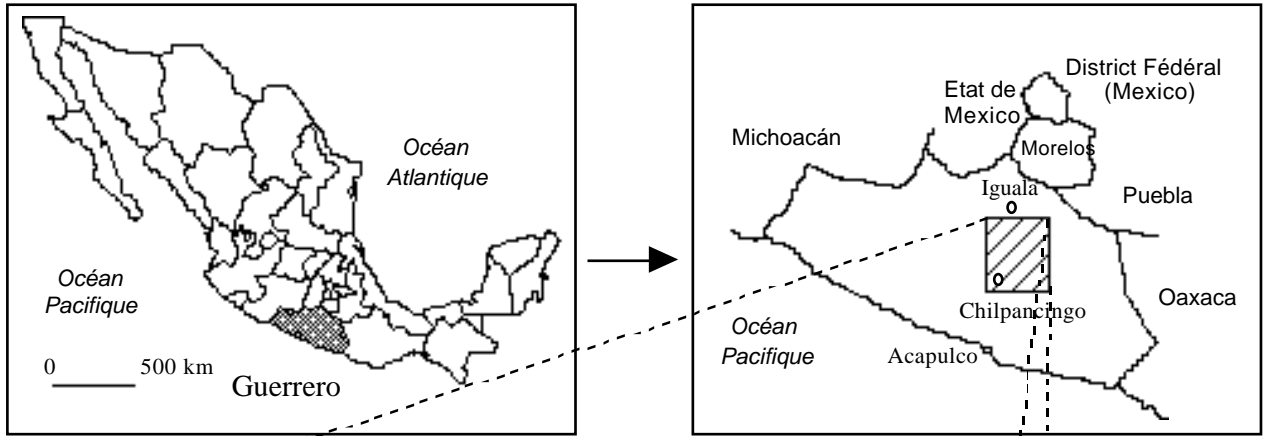
RAISZ, E., 1959, *Landforms of Mexico*, Geography Branch of the Office of Naval Research, Mass, Cambridge.

RED MOKAF (Red Mexicana de Organizaciones Campesinas Forestales), 1995, *Proyecto para el establecimiento de un criadero intensivo de venado cola blanca en Xalitla.*, Reporte de actividades realizadas en las comunidades de miembros del CPNAB A.C., México, 43 pp., multigr.

SANCHEZ MOLINA, A., 1990, *Síntesis geográfica de México*, 11^{ème} édition, Editorial Trillas, México, 265 pp.

SMITH, H. M., 1940, "Las provincias bióticas de México, según la distribución geográfica de las lagartijas del género *Sceloporus*" in *Anales de la Escuela Nacional de Ciencias biológicas*, II(1) : 103-110.

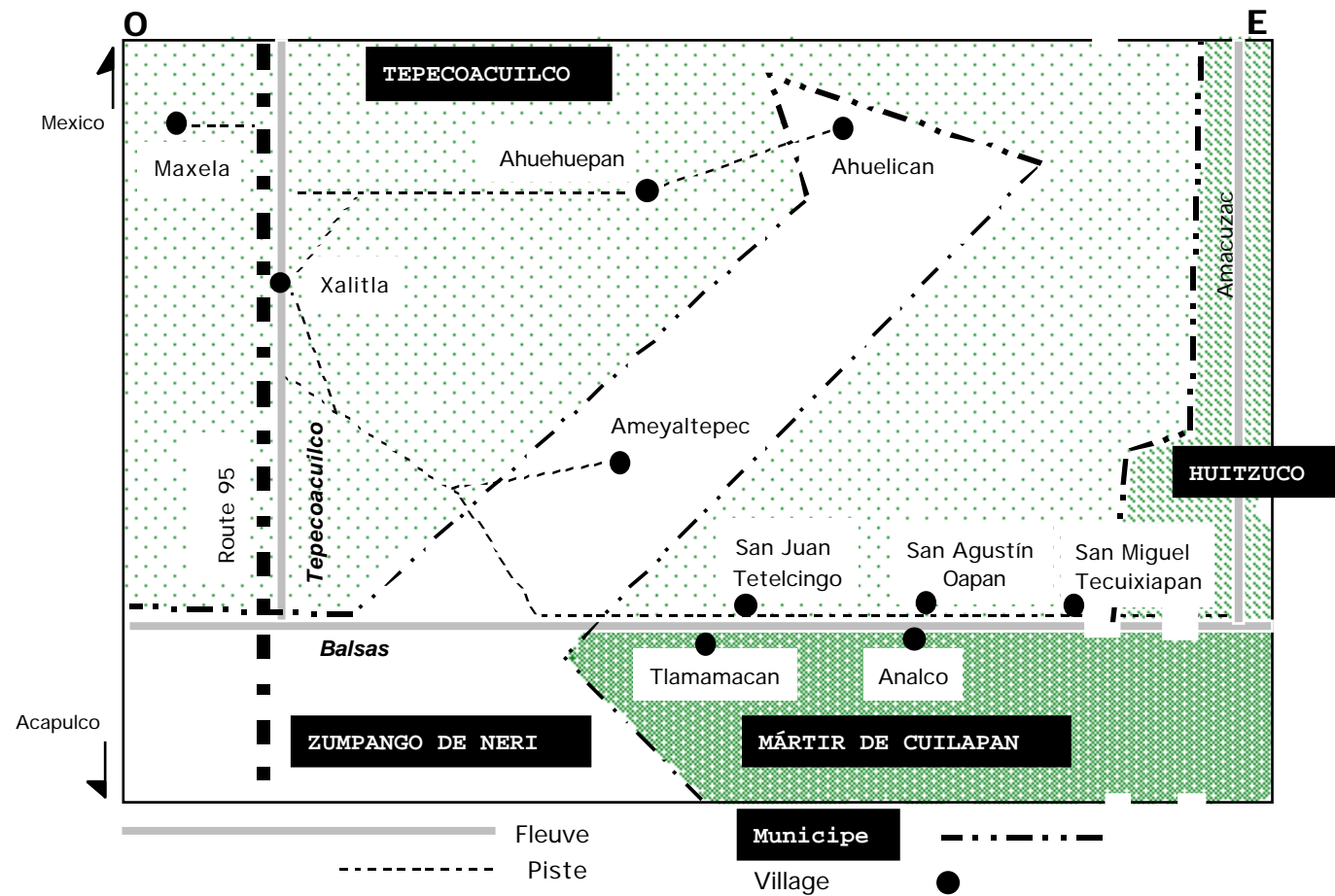
CARTE 1
— Région nahua (Nord et Centre de l'Etat de Guerrero) —



[Retour au texte](#)

CARTE 2

— *Limites administratives des villages amateros* —



[Retour au texte](#)